

ENTRETIEN

Les troubles spécifiques du langage et des apprentissages

[Témoignages]

- On a un élève qui est un élève tout à fait ordinaire.
- Je l’ai vécu comme une belle expérience et une expérience positive pour la classe.

« Les troubles spécifiques du langage et des apprentissages », un entretien Réseau Canopé avec Michèle Mazeau, médecin de rééducation et spécialiste des troubles des apprentissages.

– Michèle Mazeau, est-ce que vous pourriez nous dire ce que sont les troubles « dys » et en quoi sont-ils différents de la grande difficulté scolaire ?

– Premièrement, les troubles « dys », c’est la conséquence de minimes dysfonctionnements cérébraux très localisés qui se dévoilent progressivement au cours du développement de l’enfant et qui se dévoilent par des difficultés d’apprentissage ou d’acquisition du langage ou d’apprentissage dans tel ou tel secteur de la cognition. Donc, c’est une anomalie, une différence minime, mais qui va avoir une implication importante à l’école.

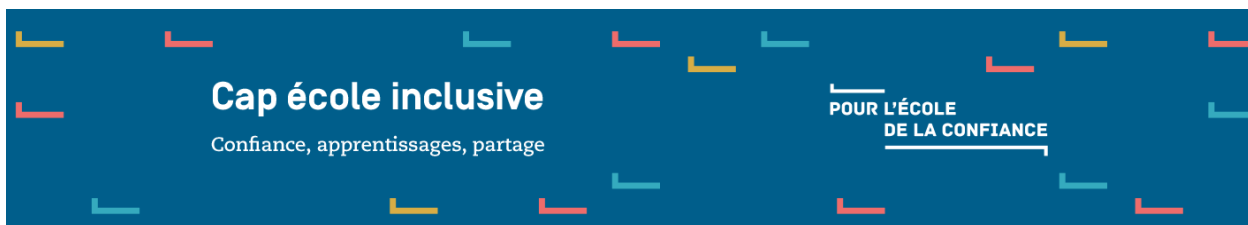
La difficulté, vraiment, ce mot est très important, la difficulté se distingue du trouble. Le trouble, c’est quelque chose de médical qui est intrinsèque à l’enfant. La difficulté, c’est en lien avec, on va dire, une anomalie, une précarité, une insuffisance ou une maladresse psychoéducative ou psychosociale, donc ça veut dire psychologique ou social ou éducatif, qui est donc quelque chose de théoriquement réversible et qui n’a pas du tout la même implication en termes de mesures à prendre. Les « dys » relèvent à la fois de la médecine et de la pédagogie. Les difficultés relèvent essentiellement de renforcements pédagogiques et de mesures sociales. Bien sûr, il y a des enfants qui peuvent cumuler « dys » et difficultés, ce qui malheureusement assombrit beaucoup le pronostic.

– Si nous restons sur les troubles « dys », pouvez-vous nous dire quelles sont leurs différentes formes ?

– La première chose à dire, peut-être, sur les troubles « dys », c’est qu’il s’agit effectivement, selon le secteur cognitif qui est un petit peu dysfonctionnant, il s’agit de troubles très différents les uns des autres, mais qui ont tous en commun de coexister avec une intelligence normale. Ce sont donc des enfants capables d’apprendre, tous ! C’est la définition.

Ensuite, quand ce petit dysfonctionnement touche le développement du langage oral, on parle de dysphasie. Quand ça touche l’acquisition du langage écrit, on parle de dyslexie. Quand cela atteint le développement gestuel, il s’agit de troubles du développement de la coordination, on dit TDC en général ou dyspraxie, ce sont des synonymes. Quand ça touche le calcul, on parle de dyscalculie. Quand ça touche les fonctions attentionnelles de troubles déficitaires de l’attention avec ou sans hyperactivité, c’est le fameux TDH, etc.

Il est très très important, de mon point de vue, de souligner que, sous ces termes génériques de dyslexie, de dyspraxie, de dysphasie, etc., il existe beaucoup de sous-types. On ne peut pas dire : « Un enfant, il a la dyslexie ». Il a une forme de dyslexie et ce n’est pas du tout la même chose selon le type de dyslexie ou de dysphasie ou de dyspraxie dont il souffre. Ce ne sont pas les mêmes mesures qui seront à mettre en œuvre. Donc ça, je crois que c’est quelque chose de très très important.



La deuxième chose, c'est qu'un même trouble, par exemple une dyspraxie ou une dyslexie, peut faire rencontrer à l'école des obstacles très différents. Ce n'est pas stéréotypé. On ne peut pas dire : « Il a la dyspraxie, donc il a une dysgraphie », par exemple, il écrit mal. Il peut écrire mal, c'est vrai, mais il peut aussi, ça dépend du type de dyspraxie, avoir des difficultés en calcul ou en géographie ou en géométrie. De la même façon, une dysgraphie, ce n'est pas un trouble de l'écriture, ce n'est pas forcément une dyspraxie. Ça peut aussi être une dyslexie, vous voyez... Donc ça, c'est important et ça veut dire qu'au niveau de l'école, ce qui est important, c'est peut-être de se centrer non pas sur les diagnostics, mais sur les obstacles que l'enfant rencontre dans telle ou telle activité ou dans telle ou telle discipline scolaire.

– J'aimerais maintenant que nous abordions la question des aides à apporter à ces élèves. Quelles sont ces aides et surtout, ne sont-elles pas trop lourdes à mettre en place ?

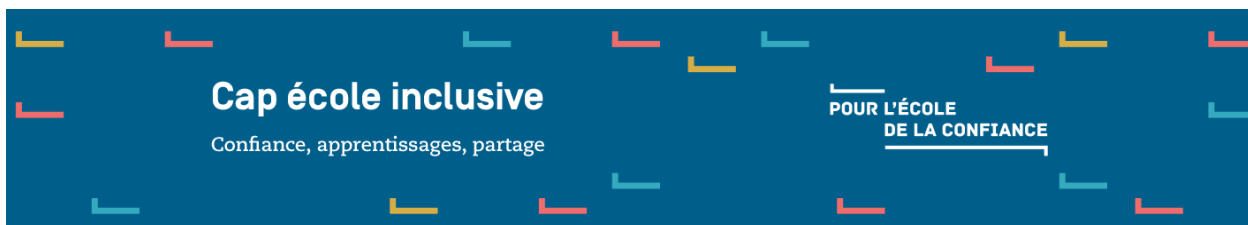
– Trop lourdes, je ne sais pas et je crois que ça dépend beaucoup. En ce qui concerne une grande majorité d'enfants « dys », ils bénéficient beaucoup de stratégies que les enseignants maîtrisent déjà sous la forme de différenciation pédagogique. Ça permet à beaucoup d'enfants de rentrer dans les apprentissages, chacun à son niveau, à sa façon, avec une méthodologie un petit peu adaptée. Bien sûr, pour certains « dys », ça ne sera pas suffisant et il faudra mettre en place des compensations spécifiques au cas par cas qui devront être pensées en lien avec le secteur des soins, en lien avec les parents. Généralement, ces aides techniques ou humaines particulières sont formalisées sous la forme d'un PAP ou d'un PPS, mais ce n'est pas pour la majorité.

– Si on prend, par exemple, les enfants qui sont atteints de troubles de la dyslexie. Vont-ils être dyslexiques toute leur vie ?

– Il y a deux réponses à votre question. D'une certaine façon, oui, puisque la dyslexie, comme n'importe quel « dys », c'est une caractéristique de la personne. La personne est dyslexique de la même façon qu'elle est brune ou blonde. Elle est comme ça. Ce qu'elle en fait de sa dyslexie ou de sa dyspraxie est très très variable en fonction, bien sûr, de la nature et de l'intensité de son trouble, mais surtout en fonction de la précocité du diagnostic, de la précocité des mesures qui auront été mises en place et en fonction de la cohérence et de la qualité du soutien qu'on lui aura apporté, aussi bien à l'école qu'à la maison. Un certain nombre de ces « dys », je dirais même un grand nombre de ces enfants « dys » ont finalement un avenir tout à fait satisfaisant, pour peu qu'ils aient été repérés et managés avec bienveillance, mais aussi avec cohérence et efficacité.

– Vous parlez justement de cohérence, des différents acteurs qui vont mettre en place ces aides autour des enfants qui présentent ces troubles. Comment faire en sorte que les différents acteurs, les parents, les enseignants, le monde médical puissent justement installer cette cohérence qui est nécessaire pour aider ces enfants ?

– Ça, c'est souvent quelque chose d'un petit peu difficile, parce que le but de cette collaboration entre l'école, le monde des soins et les parents et les familles n'est pas que tout le monde fasse la même chose, c'est que tout le monde aille dans la même direction. Quand on parle de complémentarité, je crois que c'est surtout de cohérence dont on veut parler. Et puis, ce qui est difficile, je pense, dans cette collaboration, c'est que la notion de temporalité n'est pas la même pour chacun des acteurs, en particulier dans le monde des soins. Et pour les parents, la prise en charge, les aides, les mesures à mettre en œuvre, le soutien, l'accompagnement, c'est pour au moins une dizaine d'années. Pour l'enseignant qui a l'enfant cette année, là, tout de suite, c'est sur neuf mois. Je crois que c'est cette temporalité qu'il faut essayer d'accorder au mieux parce que, ce qui est efficace, c'est vraiment une collaboration dans la durée et il faut qu'elle ne



soit pas remise en cause lors de changements, par exemple du primaire au collège ou du collège au lycée ou même d'une année sur l'autre à l'intérieur d'une même école.

Il y a deux éléments qui sont fondamentaux, je crois, pour la prise en charge de ces enfants, pour aider dans leur avenir, c'est un soutien cohérent dans la durée – ça veut dire au fil des années – et une autre chose qui est la prise en compte de difficultés, d'obstacles que rencontrent tous ces enfants à l'école et qui sont souvent sous-estimés. Je veux parler de la lenteur qui est vraiment un handicap grave lorsqu'elle est chronique, constante. Je veux parler des situations de double tâche qui sont très méconnues à l'école et qui sont vraiment un surhandicap terrible qui empêche les enfants de réussir dans les domaines où ils seraient pourtant compétents. Et je veux parler de la fatigabilité de ces enfants, qui est tout le temps évoquée, mais qui n'est pas réellement prise en compte. Donc, je crois que ces aspects-là, plus les aspects spécifiques, bien sûr, à chaque trouble, à chaque enfant et cette collaboration dans le long terme, c'est vraiment ce qui permet de lever les obstacles au fur et à mesure que les exigences scolaires évoluent, que l'enfant grandit, et c'est vraiment ce qui lui permet d'envisager plus sereinement son avenir à partir d'une scolarité réellement satisfaisante.